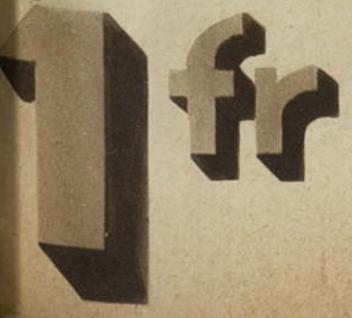


CINÉMONDE



Louise BROOKS
vedette du dernier film
-- de G. W. Pabst : --
"La Boîte de Pandore"



**CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI**

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS

A gauche, Michèle Verly, dans le *Comte de Monte-Cristo*, que réalise M. Fescourt.

Renée Adorée, notre charmante compatriote, grande vedette de l'écran en Amérique, est aussi une fervente de l'aviation. La voici près de la « berline » volante avec laquelle elle se propose d'entreprendre une grande tournée dans l'ouest des États-Unis.



Constance Talmadge a déposé une couronne sur le monument aux morts de la ville d'Oran.



D. W. Griffith, le célèbre metteur en scène américain (à droite).

Il n'y a qu'en Californie que l'on puisse tourner des scènes aquatiques, quand les pauvres Parisiens ont le nez rouge et les doigts gourds !



A droite, Une scène de *Monte-Cristo*, tournée par M. Fescourt, à bord du *Pharaon*.



Au-dessous, M. Louis Aubert est revenu d'Amérique. Le voici photographié là-bas aux côtés d'Adolphe Menjou.

S. Em. le Cardinal Dubois veut bien dire à "Cinémonde" ce qu'il pense du cinéma

Il y a près de deux années, au cours de la réalisation du *Dédale*, d'après la pièce fameuse où Paul Hervieu pose le douloureux cas de conscience du divorce dans ses conséquences les plus terribles : le divorce devant l'enfant, la Société « Astor-Film », réalisatrice de cette bande, eut l'heureuse pensée d'inviter à une prise de vue de ce premier grand « Film d'idées » S. Em. le cardinal Dubois, archevêque de Paris.

La limousine du Cardinal stoppa un après-midi devant le studio de Neuilly où se tournaient les intérieurs. Avec un intérêt curieux, presque passionné, le Cardinal assista au « travail » des artistes. Il avait promis d'accorder quelques minutes seulement de son temps précieux. Il demeura une heure. En partant, il dit : « ... Je n'aurais jamais soupçonné que le cinéma nécessitât tant d'efforts et tant d'ingéniosité. J'ai soixante et onze ans. Eh bien ! je puis dire qu'aujourd'hui je me suis instruit. J'ajoute que je suis édifié. »

Souriant, et avec la meilleure bonne grâce, le Cardinal Dubois se laissa même... « tourner ».

Depuis cette date quasi historique, l'archevêque de Paris n'a pas cessé de porter un intérêt attentif à toutes les manifestations du cinéma et il nous a semblé intéressant d'aller demander à Son Éminence ce qu'elle pensait du septième art et quelles espérances Elle mettait en lui.

— Ce que j'en pense? nous a dit le Cardinal Dubois, voici : L'humanité se partage en « visuels » et en « auditifs ». En nombre, il n'est pas douteux que ceux-là surpassent considérablement ceux-ci. En outre, l'image, simple à considérer et facile à comprendre, détermine non seulement ce que pense la grosse majorité des spectateurs — soit plusieurs millions — mais encore ce que cette majorité sentira, désirera, fera. Le film, qui parle aux yeux, parle



Son Éminence le cardinal Dubois. PHOTO G. L. MANUEL FRÈRES.

en même temps à l'esprit. Il doit donc être un exemple et fournir prétexte à la méditation.

« Vous connaissez la déclaration de Pascal : « Appliquons-nous à bien penser, c'est là le principe de la morale ». Eh bien ! pour l'immense majorité de nos contemporains, penser c'est regarder, c'est voir. Il dépend du cinéma — et à peu près seulement de lui — que cette « vision » soit solide, salubre, généreuse... humaine.

— Son Éminence connaît l'objection, risquons nous. Le public ne va pas au cinéma pour s'édifier, mais pour se distraire. Si on lui présente des films à tendances didactiques...

Mais le Cardinal Dubois, à qui les divers genres de la production cinématographique ne sont point étrangers, ne nous laisse pas poursuivre :

— Je n'en crois rien. *Le Miracle des Loups*, *Les Misérables*, *L'Agonie de Jérusalem*, *Comment j'ai tué*, réalisés « à la française » et sans l'appoint des moyens matériels qui caracté-

risent certaines productions étrangères, ont triomphé non seulement en France, mais un peu partout dans le monde. Le secret de ce succès réside dans la qualité morale du film français. Les « questions vitales » qui posent les grands problèmes sociaux ou familiaux sont les mêmes qui remuent les passions. Elles sont donc essentiellement génératrices d'intérêt dramatique. Et les scénaristes le savent bien qui, précisément, les recherchent comme le ressort d'émotion le plus infaillible sinon le plus puissant.

« Le film d'idées a gagné son procès.

« Il lui reste maintenant à conquérir l'avenir ».

C'est sur ces paroles réconfortantes que nous quittons l'éminent prélat, non toutefois sans avoir évoqué l'atmosphère toute de cordialité et de labeur qui caractérisa le Congrès Catholique du Cinéma organisé à Paris les 6, 7 et 8 novembre dernier, où se retrouvèrent directeurs, vedettes, artistes, producteurs, critiques et, autour du Cardinal Dubois en personne, LL. SS. Herscher, Julien, Chaptal, etc... et le Comité Catholique du Cinéma au grand complet.

Et, non plus, sans avoir marqué toute l'importance du concours effectif accordé récemment par le Cardinal — et pour la première fois dans l'histoire du Cinéma — à la réalisation d'un film. Nous pensons à la grande scène du mariage de *Vocation*, le beau film marin que réalise en ce moment l'« Astor-Film », et pour laquelle le Cardinal avait autorisé les éblouissants sunlights à passer — à la vérité, durant la nuit — le seul d'une charmante église de la capitale, et les réalisateurs Jean Bertin et Tinchant à faire avancer jusqu'aux marches du chœur les 300 figurants qui jouaient (et leur correction fut plus grande, dit-on, que celle de bien des fidèles) les invités.

PALUEL-MARMONT.



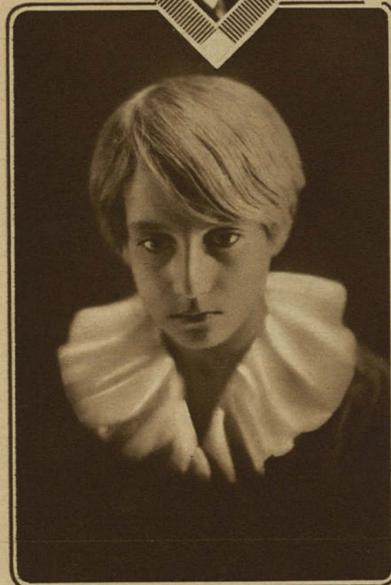
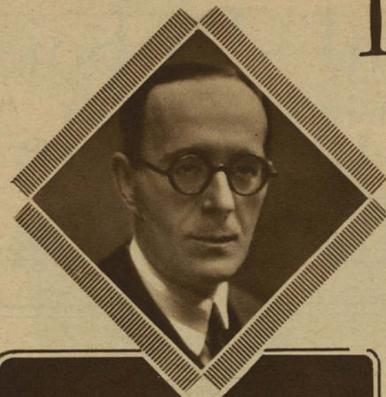
(À droite). Une vue « en plongée » de l'office pendant la cérémonie de *La Vocation*.

(À gauche). Afin de créer au mieux l'« ambiance », les orgues furent mises elles aussi à contribution. Le metteur en scène Jean Bertin donne ses instructions au maître de chapelle.

PHOTOS SACHA MASOUR



L'agonie des Aigles



De haut en bas. — M. Bernard-Deschamps, réalisateur de *L'Agonie des Aigles* (juin 1920); et le petit Rauzena dans le rôle du *Roi de Rome*.

Huit ans se sont écoulés depuis la réalisation de ce film qui connut à l'époque un succès mondial, succès qui semble vouloir se renouveler si l'on en juge d'après l'accueil enthousiaste qu'il a reçu mardi dernier, lors de la présentation à l'« Empire ». Le fait seul qu'un film puisse être projeté à huit ans d'intervalle en dit long sur la maîtrise artistique d'un metteur en scène qui sait être suffisamment en avance sur son époque pour que sa technique ne vieillisse point. Nous avons voulu demander à ce metteur en scène les secrets de cette technique qui défie le temps, quelques souvenirs sur la réalisation de ce beau film, et, en général connaître ses idées sur l'art cinématographique.

Bernard-Deschamps n'est pas seulement un artiste. C'est également un technicien qui, depuis quelques années, s'est attaché à délivrer le cinéma de ce qu'il appelle ses « œillères ». Depuis que le cinéma existe, il n'a toujours eu que ce même œil : l'objectif. Il faut trouver d'autres possibilités visuelles, d'autres moyens de fixer les images. Le temps pendant lequel Bernard-Deschamps s'est tenu à l'écart de la production cinématographique a été fort utilement mis à profit dans l'intérêt même de cette production. Ses conceptions sont celles d'un homme doué d'un bagage littéraire et scientifique peu commun, qui a mûrement réfléchi à la mission du cinématographe et qui s'est longuement préparé à l'aiguiller vers les voies qui doivent être les siennes....

Ci-dessous. — A Fontainebleau, sur le parquet luisant, les « braves parmi les braves » présentent les drapeaux à l'Empereur.



On ne s'improvise pas metteur en scène. C'est un métier qui est « une longue patience » et qui exige, en plus des dons artistiques, une culture approfondie. C'est tout le secret de Bernard-Deschamps.

Le Cinéma : retour à l'époque de la pierre gravée. Ignorant presque entièrement l'abstraction et donnant une forme concrète à l'expression, le Cinéma est une sorte de langue primitive qui convient parfaitement à l'intelligence moderne, laquelle sacrifie volontiers l'abstrait au concret....

Demain?.... A l'heure H — union synchrone avec la T. S. F. — réception facile, simultanée, rapide et universelle d'actualités, d'enseignement, de théâtre. Tant mieux, la vie est courte; tant pis, le rêve est divin!

Pour finir, un souvenir ému de Bernard-Deschamps pour le grand artiste que fut Severin-Mars et qui jadis ne put assister à la première de son triomphe.

Bernard-Deschamps évoque la scène des « Adieux de Fontainebleau », au cours de laquelle la puissance de l'artiste et l'autorité de l'homme furent telles qu'elles parvinrent à électriser la masse indifférente des figurants, venus pour « faire un cachet », et en faire une cohorte vibrante de « grognards » attristés. Et alors, de la foule hâlante, collée aux grilles du Palais, un cri jaillit, spontané, irrésistible : « Vive l'Empereur ».

DON-AMINADO.

La trahison de Lise Charmoy. (Gaby Morlay.)



Marcel Levesque

Dès l'apparition du cinéma, Marcel Levesque déchainait le rire des spectateurs. Et depuis, l'excellent artiste a su conserver cette puissance d'action sur le public.

L'ARTISTE qui a peut-être fait le plus de cinéma c'est Marcel Levesque. Cet excellent comédien au visage et aux gestes cocasses, après s'être acquis au théâtre une grande réputation, s'est, dès les premiers temps du cinéma, intéressé à cet art nouveau. Depuis, il n'a pas cessé de tourner en faisant alterner d'abord l'art scénique et l'art muet (il créait l'inoubliable *Triplepatte* de Tristan Bernard et puis *Le Cordon bleu* du même auteur), puis il délaissa de plus en plus le théâtre pour se consacrer au seul cinéma.

Nous trouvons Marcel Levesque en train de faire ses valises, il part pour une tournée en Orient.

C'est en rangeant soigneusement ses cravates et en bourrant à grand renfort de coups de pied ses chemises au fond de sa malle qu'il satisfait notre curiosité.

— Mon premier film remonte, nous dit Marcel Levesque, à 1908. Il était intitulé : *L'Arrestation de la Duchesse de Berry*. Paul Gavault, alors directeur du Film d'Art, en était le scénariste.

« Le metteur en scène était le comédien André Calmettes.

« Je retrouvais dans la distribution des camarades de théâtre tels que : Nelly Gormont, Jean Dax, Edmond Roze, Clément.

« J'ignorais alors complètement ce qu'était le « champ » d'un appareil? On avait oublié de me le dire et, habitué au théâtre, je sortais, si j'ose dire, à tout bout de champ du « champ ».

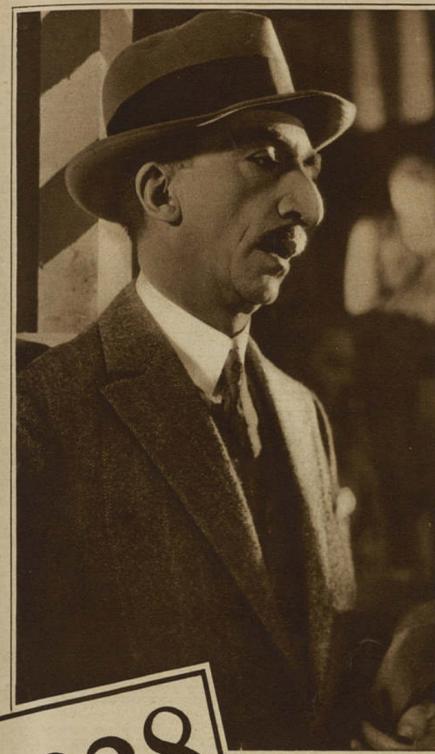
« Calmettes leva les bras au ciel et m'affirma que je lui avais fait dépenser le double de pellicule et de temps qu'il n'aurait dû. Pourtant, à ce moment-là, on ne répétait pas les scènes et les plus grands films avaient quarante mètres.

« Cette première expérience donna pourtant d'assez bons résultats pour que je persiste dans la carrière. Je n'ai, en effet, pour ainsi dire, plus cessé de tourner depuis cette *Arrestation de la Duchesse de Berry* jusqu'à *Florette et Patapon*, un vaudeville français que je viens de terminer à Rome, en passant par la fameuse série de films policiers qui m'ont fait pendant un temps changer mon nom contre celui que j'avais dans le film : Cocatin.

« Ne me demandez pas ce que je pense du film parlant. Si vous aviez l'intention de me poser cette question, nous dit Marcel Levesque, je serais au regret de vous répondre que je ne parle que des choses que je connais.

« Enfin, à moi cette invention ne me fait pas peur, au contraire, je pense qu'elle éloi-

gnera



1928

Marcel Levesque dans son dernier film : *Florette et Patapon*, tourné à Rome.



1913

Marcel Levesque dans un Vaudeville-Ciné de Louis Feuillade, intitulé : *L'Hôtel de la Gare*.

Il est à remarquer que, bien que les sunlights n'existaient pas encore, on savait se servir habilement pour l'éclairage de petits charlots genre Jupiter.



1917

Jeanne Cheirel et Marcel Levesque dans une comédie filmée de R. Saldreau.

de l'écran tous les mauvais artistes de théâtre qu'on y trouve trop souvent.

Là-dessus, Marcel Levesque me prie de vouloir bien l'aider à fermer sa malle. Ce n'est pas un petit travail et nous nous essouffons tellement à boucler les courroies que je n'ai plus de forces pour lui poser de nouvelles questions et que lui n'en a plus pour répondre à nouveau à celles que je n'ai pas encore posées.

P. LAZ.

AUX TEMPS HÉROÏQUES DU CINÉMA

On verra cette semaine à Paris

DUEL

Réalisation de Jacques de Baroncelli
Interprétation de Mady Christians, Gabriel Gabrio
et Jean Murat.

Titre court ! Film ramassé, dramatique, au conflit assez nouveau : deux hommes, anciens rivaux se livrent un duel dans les airs, avec leurs armes : des avions !

Avant que d'en arriver à cet épisode capital Jacques de Baroncelli nous mène en Afrique du Nord, dans les ruines de Timgad dorées par le soleil couchant où son héroïne sent vibrer l'amour en même temps que monte son adoration des choses du passé. Nous assistons à une querelle tragique en plein désert, à l'abandon d'un homme qui court sa chance...

Et tout cela parce que l'un des hommes fut la cause du suicide d'une femme, épouse de l'autre... et que le mari meurtri retrouve son rival auprès d'une autre femme qu'il aime. Cette fois, c'est lui qui l'emportera. Et même le duel aérien lui sera favorable. L'autre expiera sa forfaiture en plein ciel. Mady Christians est une agréable et intelligente proie que se disputent les deux rivaux : Gabrio et Jean Murat, avec autant d'apprêt, malgré leurs armes modernes, que les hommes de la préhistoire...

Les scènes finales avec le combat aérien sont fort bien réalisées et montées. Les truquages sont habiles.

J. de Baroncelli, délaissant la mer, a néanmoins fait un bon film. La photographie de *Duel* est très belle et nuancée.

CRÉPUSCULE DE GLOIRE

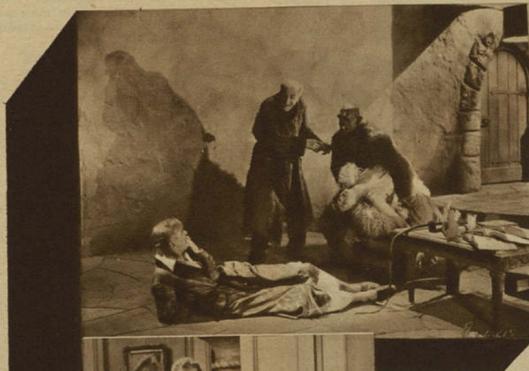
Réalisation de Josef von Sternberg. Interprétation d'Émil Jannings et Evelyn Brent.

Après avoir passé sous les fourches de la censure, *Crépuscule de Gloire* apparaît au public parisien amputé d'une de ses plus saisissantes scènes : Le général Boutiloff fait saigner ses soldats pour que le Tsar les passe en revue, tandis qu'au loin le

Dans les ruines de Timgad, la ville romaine. Un beau tableau de *Duel*, film de J. de Baroncelli.



canon fait rage, et que les soldats seraient mieux à leur place à se battre qu'à parader... Tant pis ! D'autres scènes ont de la vigueur : L'attaque du train militaire par les révolutionnaires... Le tableau grandiose de la fin où le général déchu, passé figurant de cinéma, et jouant le rôle qu'il tint autrefois, se revivra en portant sa pelisse luxueuse et son képi les ardeurs héroïques de



Une image tragique de *Balaao*, d'après l'œuvre de G. Leroux.

elles s'élèvent à un ton dramatique qu'accuse encore le jeu intense de Margaret Mann, la belle vieille aux cheveux blancs, au sourire doux. La scène du front, où le fils allemand reconnaît dans son ennemi américain son frère aîné, est d'une indéfinissable grandeur. Oh ! Guerre, démon aveugle et cruel ! John Ford a décidément le sens de la fresque : lui qui réalisa *Le Cheval de Fer* a signé, dans *Les Quatre Fils*, une œuvre très courageuse dont les images sont emplies d'émotion et auxquelles je vous défie de ne pas vous intéresser à moins que vous ne trouviez indécent qu'on nous écrive sur l'écran le martyre d'une mère allemande...

LE POSTILLON DU MONT-CENIS

Réalisation du Comte B. Néroni
Interprétation de Rina de Liguoro et de Maciste.

Le bon géant Maciste a son fidèle public qui le reverra avec sympathie dans le rôle mélodramatique du *Postillon du Mont-Cenis*. Ce film adapté d'un vieux mélo français a le mérite de rajeunir l'histoire par de beaux paysages de neige, par des décors qui ne sont pas minables comme au théâtre faubourien où je la vis... (la pièce).

On sait que *Le Postillon du Mont-Cenis* met en scène une intrigue transalpine au moment où Napoléon vient en Italie. Il y a une diversité de décors qui plaira : des montagnes neigeuses, des bivouacs où passe le petit caporal, des grands salons princiers... Et les interprètes sont, comme il se doit, jeunes, beaux, bruns, ardents, Mme Rina de Liguoro est plastiquement belle. Un bon film d'aventures.

RENÉ OLIVET.

L'AVANT-GARDE CINÉGRAPHIQUE AU SALON D'AUTOMNE

Mercredi prochain 12 décembre, Germaine Dulac, parlera du Rythme, expression nationale et internationale, avec projection de films caractéristiques.

Lon Chaney

L'homme aux cent visages

J'ai été cul-de-jatte dans « Satan », faux infirme dans « Le Miracle », j'ai été « Quasimodo » et le « Fantôme de l'Opéra », un marin borgne dans « La Route de Mandalay », un manchot dans « L'Inconnu », un vénérable Chinois dans « M' Wu... », un sergent d'infanterie dans « Marine d'abord »...

C'est avec juste raison que l'on a surnommé Lon Chaney l'homme aux cent visages. C'est un véritable artiste qui sait transformer non seulement son visage mais aussi son corps.

Le premier film qui parut de lui en France, avait pour titre *Satan*. Tout le monde ignorait Lon Chaney, aussi ce fut une véritable révélation lorsque parut sur l'écran ce repoussant cul-de-jatte, chef d'une bande de redoutables bar diis. Les spectateurs crurent que l'artiste qui jouait ce rôle était un véritable infirme, aussi quelle ne fut pas leur stupeur, lorsqu'à la fin du film ils virent ce cul-de-jatte se lever, et défaire les courtoises d'un appareil des plus compliqués dont il était l'auteur.

Avant d'être acteur, Lon Chaney était garçon de bureau et accessoiriste dans une entreprise théâtrale. Gagnant bien modestement sa vie, il acceptait tous les travaux qu'on voulait bien lui confier en surplus. Un jour, un artiste qui jouait un rôle burlesque tomba malade, mettant ses camarades dans un cruel embarras. Lon Chaney se proposa pour le remplacer au pied levé. Après de nombreuses hésitations, sa proposition fut acceptée. Lon Chaney, s'en tirant à son honneur, fut sacré acteur. Le métier lui plaisait ; il joua donc l'opérette jusqu'au jour où, tenté lui aussi par le cinéma, il se présenta au studio Universal où il réussit à se faire engager. On lui confia un rôle de bossu — la fatalité voulait faire de lui un infirme et cependant son plus grand désir était à cette époque de tourner des films comiques. Il entra donc aux Chisties Comédies où, pendant plusieurs mois, il lança des tartes à la crème sur le visage de ses partenaires.

Il abandonna alors la comédie burlesque pour jouer des rôles effacés dans des films dramatiques jusqu'à aujourd'hui où il s'aperçut qu'il avait des dispositions pour jouer des rôles antipathiques.

Lon Chaney fut alors sacré « vilain ».

Il le fut dans de nombreux films, il l'est encore et sous les aspects les plus étranges. Dans ma vie, déclare Lon Chaney, j'ai joué tous les caractères possibles, j'ai été cul-de-jatte dans *Satan*, faux infirme dans *Le Miracle*, j'ai interprété le rôle de *Quasimodo* dans *Notre-Dame-de-Paris* et je fus le fantôme de l'Opéra dans le film de ce titre. J'ai été tour à tour un marin borgne dans *La Route de Mandalay*, un faux manchot dans *L'Inconnu*, un vénérable Chinois dans *M' Wu* et un sergent d'infanterie dans *Marine d'abord*.

GERMAIN FONTENELLE.





Jameson Thomas

un grand acteur de l'écran anglais

C'est un cavalier remarquable : quand il a un moment à perdre, on peut le voir monter dans la belle campagne qui entoure Elstree. Il a acheté là une jolie maison, pour habiter à proximité du studio.

Il fut la vedette de *La Femme du Fermier*, de *Tesha*, de *Roses de Picardie*, de *White Sheikh*, et, très récemment, de *Week-end Wives*.

Cela lui a valu de nombreuses offres pour Hollywood. Mais il préfère rester dans son pays natal, l'Angleterre, pour y aider l'industrie cinématographique.

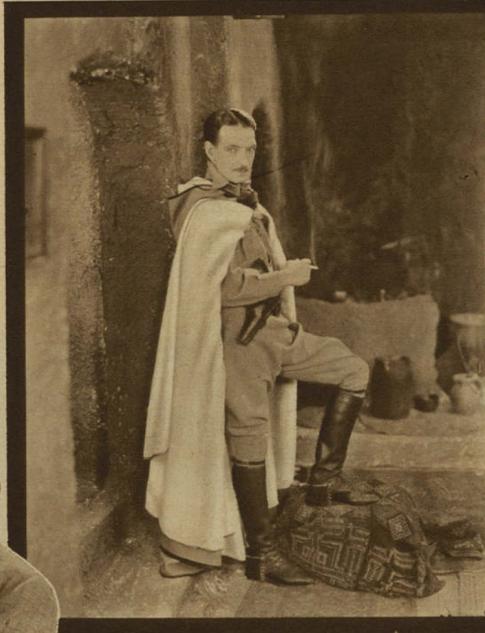
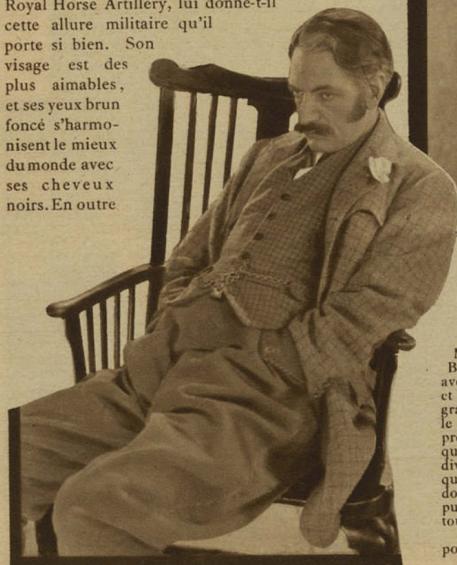
PAT. HENRY.

L'AUTRE jour, je m'étais rencontré avec E.-A. Dupont, l'excellent metteur en scène de *Vaudeville* et de *Moulin Rouge*, et il me déclarait qu'à son avis, M. Jameson Thomas était le meilleur artiste de cinéma anglais.

Malheureusement, le public ne l'a pas vu beaucoup, mais il a donné pourtant bien des preuves de ses belles qualités, en particulier dans *Poppies* et *Flanders*, le dernier film qu'il ait tourné.

Il y a un ou deux ans à peine, Jameson Thomas était pratiquement inconnu, ou tout au moins on ne l'appréciait pas à sa valeur. Maintenant, il est la vedette homme de *Piccadilly*, une production en cours de réalisation à Elstree, qui est en passe de devenir le Hollywood britannique.

M. Thomas est un homme de la plus grande distinction, comme j'ai pu m'en rendre compte dans une récente interview de lui ; et peut-être le fait d'avoir servi pendant la guerre dans la Royal Horse Artillery, lui donne-t-il cette allure militaire qu'il porte si bien. Son visage est des plus aimables, et ses yeux brun foncé s'harmonisent le mieux du monde avec ses cheveux noirs. En outre



Un beau coup d'audace!

TANDIS QUE NOUS nous inquiétons en France de l'intrusion menaçante des capitaux américains dans l'industrie et le Commerce cinématographiques, l'Allemagne voit une grande partie de cette industrie et de ce Commerce passer aux mains des Anglais à la suite d'une histoire qui a l'air, elle-même, d'un... roman-cinéma.

Deux des plus grands consortiums allemands, la Emelka et la Deutsche Lichtspiel Syndicat, possèdent ensemble 780 cinémas et les trois plus grands studios allemands.

A la suite du décès d'un important commanditaire commun de ces deux groupements, un jeune Autrichien, M. Anthony Rassam, qui avait fondé, il y a un an, une petite agence de films à Londres, a appris qu'il était possible de reprendre le contrôle de ces deux Sociétés.

Sans être muni d'aucun pouvoir particulier, il prit le train pour Berlin. Vingt-quatre heures après son arrivée, il réussit à avoir avec les dirigeants des deux consortiums une entrevue secrète. Il assura qu'il avait derrière lui des groupes d'acheteurs puissants et réussit à obtenir une option de trois jours. Aussitôt muni de cette option, il prit l'avion pour Londres et alla trouver M. Woodger, chef de la Woodger Industrial Trust, une puissante affaire financière anglaise. M. Woodger fut fort intéressé par l'affaire, si intéressé qu'il se décida à partir immédiatement pour Berlin avec Rassam. Ils y arrivèrent quelques heures seulement avant la fin de l'option. L'entrevue avec les dirigeants de la Emelka et de la Deutsche Lichtspiel Syndicat avec M. Woodger fut rapide et secrète et les deux Sociétés allemandes passèrent en moins d'une heure sous le contrôle de la grande banque anglaise. Les résultats de cette affaire si considérable — car ils peuvent changer tout le marché mondial du film — sont de donner à l'industrie cinématographique anglaise, jusqu'ici presque inexistante, un essor et une puissance énormes. Il est intéressant de noter que M. Rassam, qui n'est pas âgé de 30 ans (!) et qui a été l'âme de cette combinaison, a su se servir, pour aboutir, des divisions politiques du Reich. Sachant que le Dr Hungenberg, chef du parti nationaliste allemand, qui dirige déjà de nombreux journaux de droite, contrôle toutes les compagnies de cinéma allemandes, dont la Ufa et sauf justement la Emelka et la Deutsche Lichtspiel Syndicat. — M. Rassam se fit appuyer par les groupements socialistes et libéraux en leur exagérant le danger qu'il y avait à laisser tout le cinéma allemand entre les mains des nationalistes.

On affirme qu'un capital de 10.000.000 de livres sterling a été réuni par les soins de M. Woodger pour l'exploitation du nouveau consortium anglo-allemand.

PIERRE LAZAREFF.

Maquillage

JUSQU'À présent, le maquillage a joué un rôle considérable au cinéma. Toute femme sait que l'on ne se farde pas de même pour trotter en ville et pour s'installer dans une loge de théâtre. Mais sous les "sunlights", c'était bien une autre affaire ! Et voilà que, tout d'un coup, des audacieux suppriment le maquillage devant l'objectif !

Le monde du cinéma vient d'éprouver une belle surprise avec *La Passion de Jeanne d'Arc*, l'impressionnante réalisation de Carl-Th. Dreyer. Ce film, qui fut tourné sans un fond de teint, dut, je pense, inquiéter quelque peu les maisons de fards, étant peut-être l'annonce d'un danger futur. Oui, ni Falconetti, l'émouvante Jeanne d'Arc, ni Silvain, dont le jeu grave nous conquiert, pas plus que les autres, ne se grimaient, ainsi qu'il est coutume de le faire. Quand je dis grimer ! Pour la plupart, il s'agissait de recouvrir son visage d'une pâte épaisse d'ocre, de blanc, de rose ou de mauve qui donnait la photogénie du visage. (Chacun, en cet art, apportait ses préférences.)

Il nous parut très intéressant d'obtenir à ce propos quelques confidences bien placées. Nous nous en fumes donc, de bon matin, frapper à l'huis de la Société Générale de Films.

— Pan ! Pan ! M. Carl-Th. Dreyer est-il là ?
— Point. Mais vous représentez *Cinéma*, c'est montrer patte blanche. Attendez...

Le temps de dire : bonjour ! J'avais devant moi le plus souriant des opérateurs, en la personne de M. Maté, le collaborateur de Carl-Th. Dreyer. Un léger accent, mais une prononciation nette mise au service d'une pensée rapide, une promptitude de décision très *business-cinéma*, voici ce que je retins tout d'abord.

— M. Dreyer est à Copenhague, nous dit-il, mais je puis parfaitement répondre à sa place. Vous cherchez à savoir pourquoi et comment nous fumes amenés à bouleverser toutes les méthodes connues et à abandonner la routine du maquillage ? Nous avons fait des essais... Oui, des bouts de films, des recherches qui nous prirent au début deux mois. C'était tout un remaniement. Il fallait doser la lumière avec plus d'artifice encore et procéder avec soin aux expériences de la nouvelle pellicule, dite *panchromatique*...

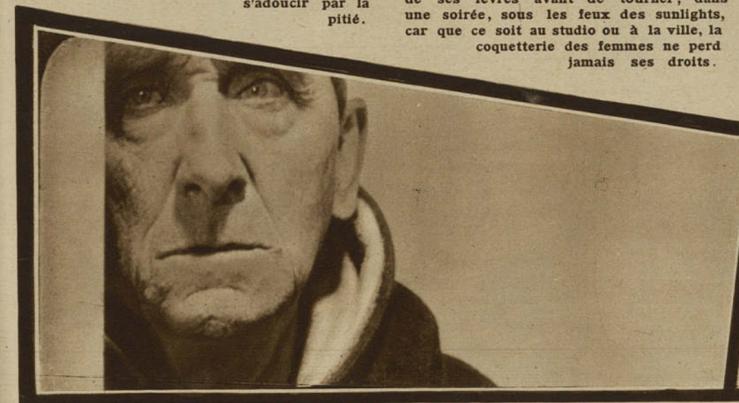
— Souvenir de nos racines grecques : Pan : tout ; chroma : couleurs !

— Vous l'avez dit : la pellicule dont nous sommes servis permet de photographier toutes les couleurs réelles sans qu'il soit besoin d'y ajouter par le maquillage.

— Mais à ce compte, vous supprimez les rôles de composition : que deviendraient un Lon Chaney, un Emil Jannings ?

— Ils joueraient au naturel... Du naturel, voilà ce que nous cherchons.

Jeanne communie et sa ferveur est telle qu'elle a réussi à émouvoir un de ses principaux juges. Maurice Schutz, un masque tourmenté, laisse son visage aux traits durs s'adoucir par la pitié.



PIERRE LAZAREFF.

Il y a des merveilles d'expression dans une ride non grimée ! Voulons-nous un vieil homme ? Sitôt nous cherchons un homme vraiment âgé. Un jeune homme ? C'est la même chose.

Ah ! le côté groupement de la troupe ne sera plus si facile !

Dans *La Passion de Jeanne d'Arc* figurent, pour les petits rôles, quelques personnages qui ne sont pas des artistes. Mais ils avaient rudement la tête de l'emploi ! C'est plus important que vous ne le pensez...

Nous sommes tous plus ou moins acteurs, — je ne dis pas artistes.

Entre l'homme simple et le créateur génial il y a toute une zone où l'on peut recruter les figures les plus expressives et les plus différentes. Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour s'en rendre compte. Il faudra regarder davantage encore... et choisir.

M. Maté, qui en est à son second grand film, nous dit la joie de Carl-Th. Dreyer, et la sienne propre, pour avoir tourné *La Passion de Jeanne d'Arc* entièrement en France avec des artistes presque tous Français.

L'opinion de M. Dreyer est que les Français sont des acteurs de cinéma nés, du point de vue artistique, aussi bien que du point de vue passionnel. C'est là un enthousiasme sans borne pour ces deux cinéastes.

Lecteurs, soyez-en édifiés !

Carl-Th. Dreyer, Danois d'origine suédoise, professe pour l'art de nos artistes de cinéma — qu'il trouve par surcroît compréhensifs, obligeants et ayant à tout moment le sourire sur les lèvres, — une admiration immense que nous sommes heureux d'inscrire ici.

Saluons en lui un innovateur et un animateur de premier ordre et attendons impatiemment qu'il veuille nous révéler ses nouveaux plans qui...

Mais chut ! J'ai promis le secret... pour le moment !

O. MYRIAM.

Olive Borden, la délicieuse artiste américaine, fait un dernier raccord au rouge de ses lèvres avant de tourner, dans une soirée, sous les feux des sunlights, car que ce soit au studio ou à la ville, la coquetterie des femmes ne perd jamais ses droits.



MINUIT PLACE PIGALLE

UNE PRODUCTION FRANÇAISE

AUBERT

Minuit, Place Pigalle... c'est un titre et c'est un film ! C'est un film pétillant de parisianisme, dont la mousse légère n'exclut pas la saveur d'une psychologie du meilleur cru. Consacrée à cette œuvre montrera que le film français, créé par l'Aubert-Palace, que il s'inspire des qualités qui sont le privilège de notre race, peut être admiré unaniment.

DANS cette comédie qui nous conduit au centre du monde joyeux qu'est Montmartre, il n'y a plus qu'une aventure banale destinée à charmer les yeux; c'est, en effet, une œuvre puissante conçue par René Hervil sur le plan philosophique. On ne peut, en effet, s'empêcher de rapprocher de ce film *Le Dernier des Hommes* et *Quand la Chair succombe*. En ces trois œuvres, on voit pareillement désaxé le même personnage qui, sans volonté, est ballotté entre les courants de vouloirs contraires. C'est à dessein que j'ai nommé ces deux très beaux films, car *Minuit... Place Pigalle* est de leur classe. Il est même supérieur en ce qu'il est plus près de la vie réelle et que le metteur en scène n'a pas hésité à le situer fortement.

Minuit... Place Pigalle, c'est, en effet, tout Montmartre, mais non pas le conventionnel Montmartre des studios d'Hollywood né dans le cerveau d'Américains secs, mais un Montmartre pétillant de vrai champagne, sonore de vraie gaieté et avec un essaim de ces femmes à l'âme complexe qui semblent, cette fois, non pas poser pour l'écran, mais être vraiment douées de vie. Elles sont comme l'accompagnement discret de la forte symphonie humaine qu'interprète le personnage de Prosper.

Prosper, Nicolas Rimsky plutôt, est, en effet, le personnage central et l'on ne peut rester insensible à aucune de ses attitudes, à aucun de ses gestes, à aucune de ses réactions. Il est, dans ce rôle, le type parfait, pas mauvais au fond, mais que l'apathie morale conduirait peut-être aux pires déchéances. Ne vit-il pas d'ailleurs dans un milieu de jambes qui s'agitent, d'épaules nues qui chatoient, de coupes que l'on brise, un milieu où rien n'a d'importance et où tout passe et mousse.

Il faut savoir gré à M. Aubert de nous révéler *Minuit... Place Pigalle*. Ce producteur français est à l'avant-garde de tout progrès, n'est-ce pas lui qui nous révéla *Le Dernier des Hommes*? Avec des films de cette qualité, l'art muet s'enrichit chaque jour et attire dans son cercle

enchanté ceux qui seraient tentés d'y échapper encore. Il est impossible que *Minuit... Place Pigalle* ne connaisse pas une très longue et très belle carrière.

Tout est, en effet, parfait dans le cadre de ce *Flamant rose*, qui renouvelle si heureusement l'atmosphère des boîtes de nuits, on fait un joyau de lumière et de vie. Je voudrais citer notamment ces décors du bar avec sa guirlande de femmes couronnant des flamants roses symboliques.

Hervil n'a pas non plus négligé les bords de la Seine, les guinguettes ensoleillées, et l'on sait qu'il a passé maître dans l'art de savoir choisir un paysage au caractère proprement Ile-de-France.

Le plus gros poids de l'interprétation incombe à Nicolas Rimsky. Cet artiste a trouvé certainement dans ce film et sans qu'aucune réserve puisse être faite, le plus beau succès de sa carrière : il ne force jamais ses effets, ni dans ses expressions comiques auquel nul ne peut rester insensible, ni dans la notation sentimentale, ni dans sa douleur de vieux bonhomme : c'est un grand artiste, très français et susceptible de rivaliser avec n'importe quelle interprétation internationale.

A ses côtés, Renée Héribel, beaucoup de tendresse et sa beauté n'est pas éclipsée par le faisceau des jeunes femmes de Montmartre qui l'entourent.

François Rozet a beaucoup d'émotion et, avec Suzy Pierson et Renée Héribel, il est la note sentimentale de ce film. Suzy Pierson a de l'esprit allié à beaucoup de fougue. Vera Bonafé est charmante. Fernand Fabre se montre un artiste intelligent. Le reste de l'interprétation, très homogène, contribue également à l'ensemble de cette œuvre un film public par excellence. Sans aucun doute, *Minuit... Place Pigalle*, que consacre l'Aubert-Palace comme grande exclusivité, montrera que le film français, quand il s'inspire de toutes les qualités qui sont le privilège de notre race, grâce à la saveur, à l'esprit, ce qui n'exclut pas la psychologie fortement pensée, peut être admiré unaniment. P. H.

Ci-dessous et de gauche à droite : Retiré à la campagne, le pauvre Prosper, en dépit de visites agréables, s'ennuyait fort...

Le plongeur, remonté des profondeurs de l'office, soupe galement en compagnie de ceux dont il a fait le bonheur.

Au "Flamant Rose", soupeurs en habit et soupeuses aux épaules nues sablent le champagne.



Une magnifique tablée dans un décor d'un luxe inouï.

De déchéance en déchéance, Prosper (Nicolas Rimsky), jadis un brillant maître d'hôtel, est devenu plongeur.



Je t'aime en Anglais...

ROMAN INÉDIT DE YVES DARTOIS

DEUXIÈME PARTIE (1)
I (Suite)

C fut cependant la sensation que ressentit Claude lorsqu'il éprouva un choc violent à l'avant de son embarcation et qu'il entendit les cris aigus d'une jeune femme qui ne lui ménageait pas, en anglais, l'opinion qu'elle pouvait avoir de lui. Il s'agissait, comme il s'en rendit compte aussitôt, d'une collision entre les deux pirogues : perdu dans son rêve, Claude était entré à toute allure dans l'arrière d'un engin semblable au sien.

— Vous ne pourriez tout de même pas faire attention ? cria une voix dont l'accent fit tressaillir Claude.

Les excuses préparées expirèrent sur ses lèvres. Au risque de chavirer définitivement, il se retourna d'un trait.

C'était elle. Elle l'avait reconnu aussi, et restait bouche bée. Au fond, Claude ne fut pas très surpris. Une jeune fille issue d'une bonne famille anglaise devait tôt ou tard faire un séjour au Touquet. L'étonnant était même, en admettant sa présence en France, qu'il ne l'eût pas rencontrée plus tôt.

Il se ressaisit le premier.

— Nous nous retrouvons après bien longtemps, miss Janet Charteris... car je ne saurais plus, après cinq ans, vous nommer encore Josette... Mais nous nous retrouvons toujours dans de singulières histoires de collisions. Rappelez-vous mon arrivée autrefois à la Cité Universitaire et la façon dont une maudite valise faillit vous faire choir, dans le pavillon canadien. Vous m'avez accueilli par des paroles à peu près équivalentes à celles que vous m'adressiez il n'y a pas deux minutes ; c'est une fatalité.

Il disait ainsi n'importe quoi, très vite, pour ne pas laisser se prolonger un silence ridicule. Mais comme elle ne répondait pas, il fut pris de court et acheva, assez bêtement : — Et... comment allez-vous, miss Janet ? — Mon Dieu, comme vous voyez, le mieux du monde. Qu'est-ce qui vous amène donc au Touquet ? Et cette vieille Cité, que devient-elle ?

Mais je n'en sais rien du tout. Il y a plus de deux ans que je l'ai quittée pour la dernière fois. Quant à vous, ajouta-t-il avec une discrète amerume, vous en êtes partie assez brusquement pour ne pas en avoir le désir d'y revenir. Vous y trouveriez des changements...

Négligemment, redevenus très gens du monde, ces deux êtres en maillot de bain causaient, balancés par les vagues de la Manche, les mains croisées sur les genoux. Peu à peu, cependant, Josette sentait une bizarre humidité la gagner. Elle regarda et ce qu'elle vit provoqua chez elle un tel sursaut, qu'elle chavira dans l'eau. — Claude, cria-t-elle tout naturellement, je coule !

C'était très simple. La petite embarcation de tôle éventrée était envahie par l'eau à la suite de l'abordage et coulait en effet. Le danger était d'ailleurs absolument nul, à 50 mètres de la plage, et survenant à une nageuse aussi expérimentée que Josette. Aussi fut-ce par un simple réflexe que Claude riant lui tendit la main pour la hisser dans sa propre embarcation. Hélas ! leur double poids dépassait manifestement les capacités nautiques de la pirogue. — Très bien, dit Josette, je vais m'asseoir sur le contre-poids.

— Oh ! protesta Claude, je ne le souffrirai pas ; c'est à moi d'y aller.

La question fut d'ailleurs résolue d'elle-même, car, pendant cette conversation, les vagues les avaient tout doucement ramenés vers la grève, ce qui leur donna pied avant de prendre une décision.

Une dernière vague jeta sur le sable la pirogue abandonnée, la pirogue n° 2, et nos jeunes gens dégouttant d'eau.

Ce fut ainsi qu'au bout de cinq ans ils se présentèrent, comme il se doit.

(1) Voir Cinéma 3-4-5-6. Copyright, by Yves Dartois, 1928

Une fraîche et délicate aventure d'amour dans le monde des étudiants.

Une heure plus tard, Claude marchait près de Josette (habillée naturellement). Car elle avait en sa faveur écourté le bain de soleil. Son léger accent anglais s'était augmenté au cours de ces cinq années, mais Claude n'y prit pas garde.

— C'est toute ma jeunesse qui revient me chercher sur cette plage. Elle a gardé toute sa fraîcheur, ma jeunesse.

— Oh ! je vous en prie, pas de madrigal. Nous voici de vieux camarades et vous allez revoir ici quelqu'un que vous avez oublié : Charlie.

— Charlie ! Il est ici ? — Ici. Le voici d'ailleurs qui descend d'une automobile aussi bruyante que petite. L'eussiez-vous reconnu, mon fiancé ?

— Ah ! vous êtes... Sang du Christ ! — Qu'est-ce qui vous prend ? — Rien, j'ai failli tomber. Il est superbe, ce vieux Charlie.

— On ne peut pas toute sa vie avoir l'air d'un « ailier gauche » de l'Université d'Oxford. Charlie, *my dear*, ne reconnaissez-vous pas Claude Romane ? Le petit Français de la Cité Universitaire.

Charlie fut magnifique, tout à fait cordial et sympathique. Pour lui, tout ça c'était « de la vieille histoire ». Une secrète pudeur britannique lui interdisait d'ailleurs de se souvenir de certaine soirée où l'élément sentimental et l'élément whisky avaient composé un remarquable cocktail.

— Ainsi, vous voici journaliste. Me voici fiancé. Et tout le monde se retrouve au bord de la mer. On croirait la fin d'une de nos comédies.

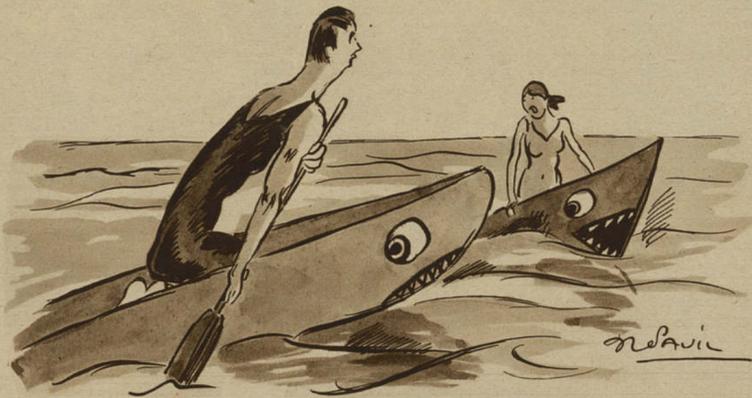
Et Charlie, heureux, se renversa dans son fauteuil, son pull-over bariolé jeté sur ses épaules athlétiques ; il allumait, avec des gestes secs, une pipe ridiculement courte. Ils se trouvaient bien, tous trois, assis sur la terrasse. Des baigneurs enveloppés de peignoirs vinrent s'installer à côté d'eux.

Apéritifs. Lumière. Détente.

— Il y avait plus de chances pour que vous devinssiez fiancé qu'il n'y en avait pour que je devinsse journaliste.

— Erreur, riposta Charlie non sans humour. Vous ne pouviez rien faire d'autre et moi non plus.

Josette se souvenait-elle du petit flirt d'autrefois ? Claude eut voulu le savoir. Mais sa tête, renversée sur le dossier, restait impassible ; ses yeux gris ne laissaient rien paraître.



« ... Vous ne pourriez tout de même pas faire attention, cria une voix dont l'accent fit tressaillir Claude. »

Elle connaissait d'ailleurs beaucoup de monde ; il s'en convainquit rapidement. La petite étudiante avait normalement évolué pour faire place à l'héritière irlandaise, un peu égoïste, un peu frivole, et que son intelligence seule sauvait de la banalité. Il en eut regret.

Il voyait très bien sa vie : trois mois d'été sur une plage à la mode. L'automne venu, elle irait sans doute chasser la grouse, en Ecosse, chez des propriétaires aisés. Puis, l'hiver, un court séjour à Paris, du côté de la place Vendôme. Le défilé des collections chez les grands couturiers. Le Salon de l'Automobile. Puis ça recommençait. Un jour, elle se marierait avec Charlie, bénie par l'évêque du Comté. Et leurs enfants, blonds et roses, iraient à leur tour suivre les Congrès d'étudiants, pendant que leur père vieillirait doucement, enveloppé par la vie du gentleman-farmer.

— A qui rêvez-vous ? — A quelqu'un que j'ai connu, chère amie. (Il ne mentait guère). Mais il faut que je parte ; j'ai du travail, moi.

— Allons, dit Josette avec un faible sourire, ne prenez pas le ton d'un moraliste. Ce soir, Casino ? Non ? Eh bien ! venez ici demain. Charlie nous emmènera quelque part sur la côte.

II

Epuisé par l'air vif et l'automobile, Claude referma la porte de sa chambre et se mit en devoir de lisser ses cheveux épars et fouettés comme ceux d'un héros lamartinien. Cinq jours que cette vie durait : thés, promenades rapides. Volontiers flâneur, il eût aimé rester quelques heures sur ces aimables petites plages : Fort-Mahon, Merlimont, etc... ; voir, dans les casinos minuscules, les jeunes couples amoureux chassés d'espadrilles ; les salles de boule où de braves gens cherchent l'émotion que Paris leur refuse ; et, comme ils savent qu'on doit rester calme devant les hasards du jeu, seules les mains tremblent et se crispent.

Il eût aimé assister aux rentrées de pêche, lorsque les ferrures imitent pour s'amuser le cri du courlis et que la voile rapiécée s'abaisse. Tout cela restait un peu confiserie, un peu « galet décoré », c'est entendu, mais séduisant. Impossible. Josette voulait toujours repartir, lassée. Charlie, avec sa superbe soumission, appuyait sur l'accélérateur, et hop ! les poteaux télégraphiques recommençaient à fuir.

Au fond, il y avait autre chose que, même seul avec son image reflétée dans la glace, il répugnait à s'avouer. Toutes ces raisons valables, il en restait une autre à son ennuï : Elle.

Il la sentait sur un autre plan, plus moral encore que social, plus sentimental encore que moral, et de là provenait sa sourde irritation. Le petit émoi d'un soir, cinq ans auparavant, n'avait été de l'amour véritable pour aucun d'eux. Mais tout de même, jugeait-il, elle eut

pu s'en souvenir, et ne point le considérer avec cette amicale indifférence.

Il ne rentrerait pas dans sa vie. Cela l'ennuyait. Assez comiquement. Car enfin, de quel droit...

Et voilà pourquoi, lorsqu'il eut murmuré : « Je suis fatigué », la glace lui répondit : « C'est l'amour-propre ». « Non, cria-t-il, entêté, c'est l'auto ! ».

— Je lui parlerai tout à l'heure, pensait-il, et lui reprocherai son attitude. Car Claude se rendait ce soir-là chez elle, dans la coquette villa qu'elle avait louée à l'entrée de la forêt. Réunion d'amis. De la musique. Peu de choses.

Il faisait frais sur la grande route et le vent du large envoyait des bouffées d'air salin. Claude hésitait à entrer, saisi par le charme de l'heure. Mais la vue d'autres invités lui fit hâter le pas, et il se décida...

Vraiment, il faisait trop chaud dans cette maison. Tapotant nerveusement une cigarette sur l'ongle du pouce, le jeune homme descendit trois marches et se trouva dans le parc, où des échos assourdis de musique lui parvenaient par les grandes baies.

Le jeune homme essuya son front mouillé de sueur. Sous ses pas, des brindilles et des aiguilles de pins éclataient avec un bruit sec.

Une ombre blanche se dressa à côté de lui. — Donnez-moi le bras, beau ténébreux. Je comptais marcher seule, mais puisque vous êtes là...

— Oh ! Josette, vous m'avez fait peur ! — J'ai l'air, n'est-ce pas, d'une fée de la forêt, avec mes voiles blancs. On ne dira pas cela de vous, horrible tache sombre. *No smoking*, ami.

— Comment l'entendez-vous ? Faut-il jeter ma cigarette ?

— Non. Mais pas de vêtements de soirée dans un parc. Cela évoque une page de Georges Ohnet.

Il s'était promis de lui faire des reproches sans trop d'ailleurs savoir sur quoi. Et voici qu'au moment de parler, il ne le pouvait plus. — Vous n'êtes pas loquace, mon cher, dit Josette. Tout se perd, voyez-vous. Il y a juste un siècle, vos contemporains auraient donné cher pour tenir le bras d'une femme dans un parc, à la nuit, et lui parler des étoiles. Je conçois que vous ne sachiez point pratiquer ce sport sentimental, mais vous pouvez au moins

tenir la conversation. Il y a assez longtemps que nous nous connaissons.

Claude comprit qu'il allait parler, dire ce qu'il ne fallait pas dire.

Mais, mon Dieu, on a beau être enfant du siècle, avoir vécu de l'après-guerre, connaître les francs-papier et les ersatz de tous sentiments, on ne peut rester insensible, à vingt-cinq ans, à la douceur d'une nuit d'été, lorsqu'une femme d'esprit, par une pression de sa main menue, vous fait elle-même mesurer le péril.

— Oui, il y a longtemps que nous nous connaissons et cependant, Josette, il me semble que plus le temps passe et moins je vous connais. Votre image, si précise il y a cinq ans, se brouille légèrement lorsque je cherche à l'évoquer.

Josette l'écoutait, un sourire aux lèvres. Mais, sans y prendre garde, il poursuivait, jeté définitivement à l'eau :

— C'est curieux, mais le cadre de nos rencontres leur a toujours laissé quelque chose d'artificiel. De là sans doute provient mon hésitation à les définir exactement. Autrefois, la Cité Universitaire, aujourd'hui, le Touquet : toujours des endroits semi-exotiques, charmants d'ailleurs, mais ne reposant pas sur le réel. Des massifs, des pergolas, toute une architecture de poupées qui ne laisse pas aux sentiments l'appui solide des vieux paysages de mon pays.

Cela a l'air d'une plaisanterie, mais je crois à l'accord de l'atmosphère et des pensées ; la bizarrerie, l'imprévu, le caprice de nos relations et leur fragilité s'expliquent peut-être par le raffinement un peu littéraire qui nous entoure.

— C'est gentil, ce que vous dites. Le ton du jeune homme, jusqu'alors gai, s'assombrit à cette épithète.

— Gentil, gentil, nous ravalons tout par ce mot mesquin. Qui dit, je ne sais pas, moi, que si, à la minute présente, dans ce parc, je vous offrirais en paquet tout ce que je pense de bon ou de mauvais, un peu d'affection, un peu de moi-même, vous ne me répondriez pas par une semblable épithète ?

(A suivre.) YVES DARTOIS.



Un film en cours d'exécution : Scène de la jalousie dans *Le Barbier de Séville* (Tony d'Algy et Arlette Marchal).

(Ci-dessous). Mme Claudia Vitrix, l'artiste délicate, vedette de *L'Occident*, aime passionnément les fleurs.

PHOTO ROGER FORSTER



BAVARDAGES

AUTOUR DE L'ART MUET

"Cinémonde" sur la Côte d'Azur et... en Californie

CARMEN PLAIDE

Par suite de mauvaise volonté et d'incompréhension absolue de « l'Art Muet », une débutante qui prétend être très jeune, a obligé son metteur en scène à la résilier, car la pellicule se gondolait et les artistes se demandaient si ce film à thèse n'allait pas devenir un film... comique.

En s'en allant, telle une déesse irritée, l'étoile tapa les portes si fort que le pauvre vieux studio trembla de ses fondations vacillantes à sa toiture en passoire, et elle alla chez un avocat qu'elle chargea de défendre ses intérêts. Et l'affaire fut portée au Tribunal des Prud'hommes, qui a un faible marqué pour les débats cinématographiques.

Ces Messieurs se passent les photos des plaignants et les comparent avec l'original qui, s'il est séduisant, a bien des chances de gagner, demanderait-il cent cinquante mille francs de dommages-intérêts.

Et elle les demanda... Les obtiendra-t-elle?... C'est ce que décideront les juges en appel.

..

LA BONNE SIESTE

Dernièrement, dans un studio de... la région, un gros metteur en scène, qui avait peut-être trop bien déjeuné, éprouva l'irrésistible besoin de faire une petite sieste pendant qu'on plantait le décor.

La petite sieste devint un profond sommeil qui se continua, à la grande joie de tous, jusqu'à la fin de la journée.

Mais le temps ne fut pas perdu, au contraire, car son jeune et actif assistant en profita pour travailler activement et les artistes tournèrent en silence, et, faut-il le dire?... en paix : car le gros... ronfler à l'habitude de crier aussi fort que sa blonde (?) épouse.

La séance était terminée, la prise de vue interrompue, lorsque tout à coup le dormeur s'éveilla et, donnant un strident coup de sifflet, s'écria : « On tourne ! » Et ce fut un éclat de rire général, car la scène étant tournée, les artistes étaient presque tous partis et les machinistes, les électriciens, les décorateurs préparaient déjà le décor du lendemain.

On prétend que cette scène sera une des meilleures du film.

..

UNE NOUVELLE FIRME FRANÇAISE

A Nice on aime beaucoup le cinéma et si l'Opéra joue quelquefois devant un parterre... de fauteuils, les salles de cinéma, — les confortables surtout, — ne désemplissent pas.

Aussi, dans le monde des affaires, le cinéma est-il toujours le bienvenu à condition qu'il soit présenté par des gens sérieux, ne recherchant que les affaires saines ; car on n'a que trop souvent le souvenir des gaspillages effrénés de certains qui... discréditèrent l'édition.

Très répandu dans le monde des affaires, M. Jos. Martin a voulu, et il y a réussi, grouper autour de lui des concours effectifs afin de créer une firme. La *Cosmos-Ciné-Nice*, qui aura pour programme de ne tourner que des sujets français avec des artistes français dans les plus beaux sites de la France et, particulièrement, à la Côte d'Azur qui devrait être « l'Hollywood de France » et même d'Europe.

Le programme de M. Jos. Martin se résume en ces mots : « Vous nous jugerez sur l'écran, car nous ne voulons pas parler de projets qui, demain, pourraient être modifiés ; mais, nous voulons faire un effort, un grand effort, en faveur du film français, de ses réalisateurs, de ses artistes, et, sans dédaigner les productions importées, loin de là, être tributaires de l'édition étrangère qui n'a déjà que trop modifié nos goûts, nos mœurs et notre sentimentalité. »

..

UN FILM D'INTÉRÊT SOCIAL

Le docteur Malachowsky aime particulièrement le cinéma parce qu'il lui permet d'y exposer sur l'écran des thèses de... salubrité sociale.

Après *Le Baiser qui tue*, il a conçu *Le Certificat prénuptial* ! Si, avant d'embrasser une jolie personne, on doit exiger la production de sa fiche sanitaire, zut ! Au diable



Mariette Mither, dans *Pirates Modernes*, film allemand de Maufred Noa qui sera présenté prochainement à Paris.

le baiser, la fiche et, disons-le bien vite, la précaution inutile : car si elle atteint les fiancés, les amants s'en préoccupent autant que de l'emplacement de la mairie du... 21^e. Toutes réserves faites, disons que *Le Certificat prénuptial* est tourné par d'excellents artistes tels que MM. Fernand Fabre, Jean Garat, Géo Lastry, Willy d'Ambrosio, etc., la jolie M^{lle} Suzy Pierson et la belle M^{me} Desdemona Mazza qui joint à sa beauté un rare talent de comédienne dramatique.

C'est M. Pallu qui met en scène ce film, assisté de M. Delarbre et de l'excellent opérateur de prises de vues, M. Dubois.

Les décors ont été fort bien exécutés par l'artiste éprouvé qu'est M. Lecointre, qui est assisté, lui aussi, par un homme de goût, M. de Richebourg.

Dans ce film on verra de nombreuses et émouvantes scènes d'aviation qui ont été réglées par M. Delarbre, qui fut pilote pendant la guerre, et qui ont été réalisées sur le terrain d'entraînement des Etablissements Farman.

.. ..

ON VA REVOIR RIN-TIN-TIN

Rin-Tin-Tin, le chien fameux va bientôt reprendre un rôle dans *La Rivière gelée*, sous la direction de Harmon Weight.

..

DOLORÈS COSTELLO NE CHOME PAS !

Les admirateurs de Dolores Costello la verront bientôt dans trois films, où elle présente trois aspects bien différents de son talent. Les titres américains de ces productions sont : *The Redeeming Sin*, *The Madonna of Avenue A*, et *Noah's Ark*.

..

L'ÉPOUSERA !... L'ÉPOUSERA PAS !...

Douglas Fairbanks, le jeune, est-il réellement marié avec Joan Crawford ? A Hollywood on répond affirmativement. Les deux intéressés le nient, mais ils admettent que cela sera bientôt fait.



LES CHIENS VONT PARLER

Maintenant que les films parlants sont à la mode, les directeurs de films vont se trouver dans la nécessité d'essayer même la voix des chiens qu'ils seront appelés à employer dans les films. Un certain nombre de représentants de la gent canine sont en train de montrer leur talent vocal à Mr. Merwyn Le Roy, le directeur, qui cherche un chien sachant bien aboyer, pour jouer dans *Ritzy Rosie*, le nouveau film de First National, dans lequel Alice White a le rôle principal. Il faut que le chien en question sache aboyer, gronder, hurler, et pleurer, de telle façon que toutes ces manifestations sonores puissent être enregistrées de façon nette par les appareils enregistreurs du son.

..

L'HOMME A TOUT FAIRE

C'est Buster Keaton, qui entre deux prises de vue, raccommode tous objets détériorés comme vieilles chaises, machines à coudre, moteur d'auto, réveille-matin ou téléphone.

..

LA DANSE AUX DOLLARS, A BURBANK

Les studios de la First National sont en train de réaliser un programme de construction d'un demi-million de dollars, pour l'installation, aux studios de Burbank, de scènes destinées à la prise de films parlants ; la première de ces scènes est déjà en voie d'installation. On estime que les différentes installations pour la synchronisation sonore seront terminées d'ici trois mois.

Chaque installation comporte quatre scènes et un bâtiment pour les disques enregistrés. La première moitié de ces installations devra être complètement terminée avant que l'on commence les autres, de façon à permettre à deux troupes de commencer immédiatement à tourner en même temps des films parlants.

..

UN APPAREIL DE PRISES DE VUES RESEMBLANT A UNE MITRAILLEUSE

Les studios de la First National annoncent la mise au point d'un appareil permettant de prendre automatiquement des vues cinématographiques en aéroplane, et qui est basé sur le principe de la mitrailleuse.

Les opérateurs, qui seront en même temps pilotes, feront fonctionner les appareils en question, qui leur permettront de prendre des vues qu'il était impossible de prendre jusqu'ici avec les moyens actuels. Le maniement de ces appareils est des plus simples, d'après les inventeurs. Ils ont été mis au point aux laboratoires techniques des studios, par Al. Knechtel, opérateur et aviateur, et des représentants d'une fabrique d'appareils de prise de vues.

L'obturateur de cet appareil fonctionne en synchronisme avec l'hélice de l'avion, de sorte qu'il est possible d'employer un avion de chasse à un seul moteur, sur lequel l'appareil est monté et manœuvré comme une mitrailleuse. L'appareil est commandé par un système d'engrenages relié au moteur.

..

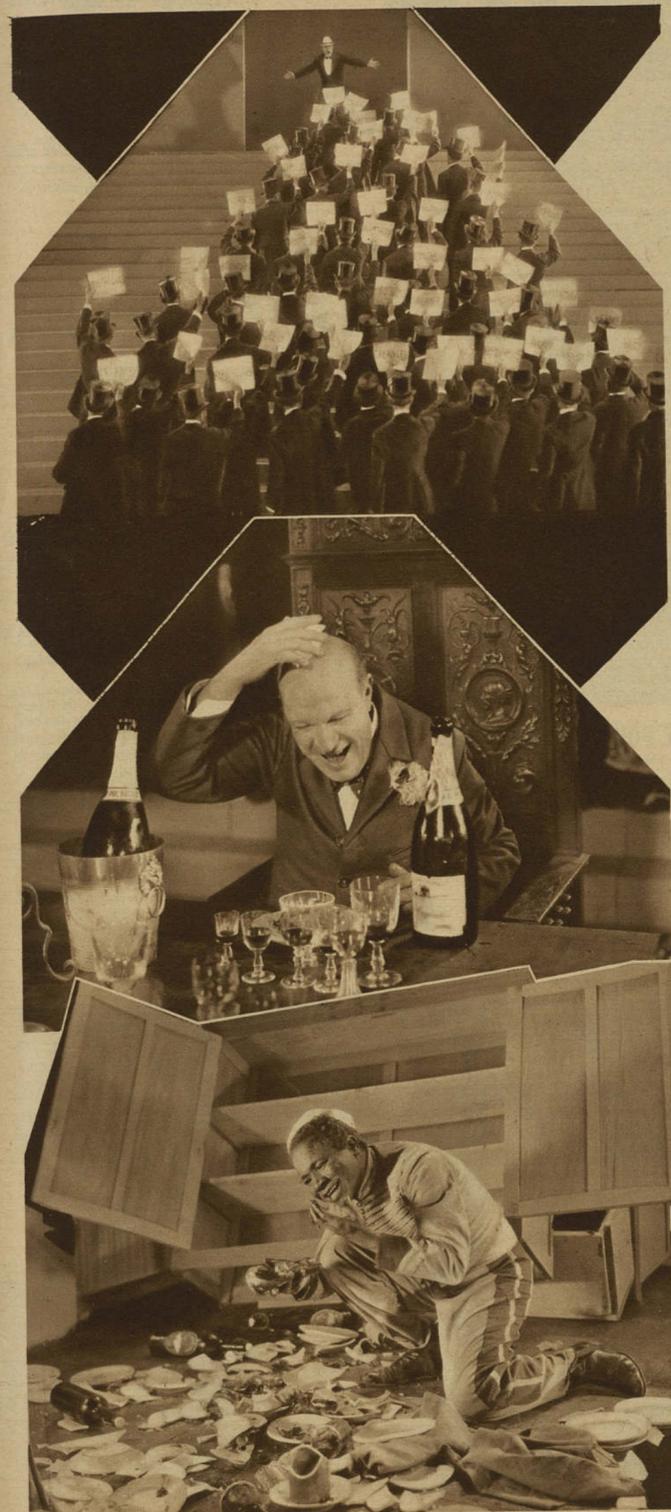
AVEZ-VOUS UN CHAMOIS A VENDRE ?

Ernst Lubitsch, qui tourne en ce moment à Hollywood *Le Roi des Montagnes*, avec John Barrymore comme principale vedette, est arrêté dans la réalisation de son film par un obstacle que les experts — qui pourtant ont autrefois dirigé des troupes d'éléphants, des lions sauvages, etc. — n'ont pas pu éviter : un chamois doit jouer un rôle primordial dans ce film.

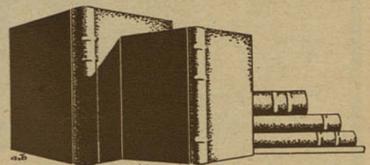
Mais, comme cet animal n'existe pas en Amérique, les secrétaires de Ernst Lubitsch ont télégraphié partout dans le monde pour s'en procurer un à tous les parcs d'acclimatation du monde. Aucun n'a répondu. Il paraît qu'un chamois ne saurait résister à une traversée.

Si, par hasard, vous avez un chamois chez vous, par pitié, expédiez-le à Ernst Lubitsch, Hollywood.

J'AI L'NOIR



LES LIVRES



DU LIVRE A L'ÉCRAN

On ne sait rien de lui — du moins rien de précis. Ce qui n'empêche pas ceux qui le connaissent le plus mal d'en parler.

HENRY POULAILLE.

On me demande quels sont les livres qu'un amateur de Cinéma devrait avoir lus pour entendre sensément cet art nouveau sur lequel courent des jugements si contradictoires.

Cela me fait plaisir. Un chacun jusqu'à présent se croyait assez de lumière pour apprécier un film sans le secours d'une critique importante. On commence à découvrir que ce fut présomption.

Mais les bons livres, là-dessus, nous manquent ou sont rares. Le *Sainte-Beuve*, ni même le *Paul Souday du Cinéma*, ne nous est pas encore venu. Il existe, assurément, en puissance, chez quelque critique ; mais où pourrait-il s'exprimer ?

Le petit livre de notre directeur Gaston Thierry : *Le Moulin à Images* (1) était riche de critiques et de suggestions utiles. On le trouve-t-on — car j'ai perdu mon exemplaire — que je cours le chercher ? Où trouve-t-on l'Usine aux Images, du regretté Canudo ?

A propos du Cinéma, on a écrit des romans comme *l'Hollywood*, de Valentin Mandelstamm (2) ; des fantaisies, comme ce *Cinéville*, de M. Ramon Gomez de la Serna, que vient de traduire M^{me} Marcelle Auclair (3) ; des à côté comme *l'Hollywood dépassé*, de M. Luc Durtain (4), qui prouve que la vie elle-même fait la pige aux imaginations de studio.

L'excellent poète Jules Supervielle déclare cependant qu'il doit surtout au Cinéma « d'avoir été délivré de la tyrannie du vraisemblable » (5). Mais alors, cette critique de l'in vraisemblable intégré dans un art qui se cherche et se découvre, qui va l'exercer ?

Le lecteur tirera, certes, profit du livre de M. Henry Poulaille sur Charles Chaplin (6), puisqu'aussi bien M. Paul Morand assure dans la préface que Charlot est « le seul génie qu'ait jamais produit le monde des images mouvantes ». Mais l'avantage pratique qu'offre par surcroît cet ouvrage, c'est qu'il porte en appendice une assez copieuse bibliographie.

On ne sait rien de lui ? Attendez. M. Miguel Duran, directeur du Ciné-Latin, lui prépare une bibliothèque, une ciné-bibliothèque. La question est d'importance : nous en parlerons la prochaine fois.

NOËL SABORD.

- (1) La Renaissance du Livre, éd.
- (2) Calmann-Lévy, éd.
- (3) À paraître chez Kra.
- (4) Gallimard, éd. (N. R. F.)
- (5) Enquête des *Cahiers du Mois* (Émile Paul éd.)
- (6) Grasset, éd.

Le roman d'Albert Dieudonné : « *Le Tsar Napoléon* » (Éditions Baudinière) paraîtra dans les premiers jours de décembre.

On attend avec curiosité cette œuvre d'Albert Dieudonné, l'excellent artiste qui, avec tant de talent, fut le *Napoléon*, d'Abel Gance. Tâche ardue s'il en fut que d'interpréter un tel rôle.

"J'ai l'Noir" est le titre du film... comique naturellement, où Dranem vient de tenir la vedette. Dranem au cinéma, vive Dranem !

DRANEM FAIT DU CINÉMA



HUMOUR CINEMA

PROGRAMME

ACTUALITÉS

Maurice Chevalier arrive à Hollywood.
M. Doumergue pose la première pierre de la maison de retraite des contribuables.
Eruption de l'Acnée.
On fête, à Châteauroux, le centenaire d'une Catherinette.
La grève des abattoirs :
Les gens du monde remplacent les grévistes.
M^{me} la duchesse d'Uzès abattant un bœuf.
Pelletier d'Oisy tente la traversée des Boulevards.
M. Doumergue inaugure le kiosque à journaux de M^{me} Soleilland.
Maurice Chevalier quitte Hollywood.

DOCUMENTAIRES

Elevage du coefficient.
La vie d'un immeuble : fondations, construction, location, effondrement.
Récolte du cataplasme en Indo-Chine.
Comment on fabrique les fixe-chaussettes.
Du Mont-Everest au Mont-de-Piété.
Entretien des pieds (avec Laura Laplante).
Capture de fauves au Salon d'Automne.
Extraction de la houille blanche.

TOTO VEUT TÊTER

Des seins animés

MUETTE

Film parlant

LUI FAIT L'ANE POUR AVOIR DU SON

Film sonore

LE MYSTÈRE DE L'INDICE 5

Film gueulant, avec synchronisation des bruits par rouspetharmonium et enregistrement de petits bancs.



DISTRACTIONS SPIRITUELLES ET CINÉMATOGRAPHIQUES

Solution

du jeu des noms et prénoms

Félicitons d'abord nos lecteurs et lectrices de leur perspicacité et de leur connaissance du cinéma et de ses vedettes. Nous allons faire parvenir aux gagnants les photos promises. Qu'ils ne s'impatientent pas si elles ne leur parviennent que dans quelques jours, le nombre des expéditions à faire étant considérable.

Et merci à tous pour les mots aimables et si encourageants contenus dans ces centaines de lettres.

CINÉMONDE.

Voici la liste des noms complets :

Lon Chaney.	Simone Vaudry.
Léon Mathot.	Sandra Milowanoff.
Charlie Chaplin.	Mary Pickford.
Harold Lloyd.	Pola Négré.
Maurice Chevalier.	Maria Jacobini.
Jaque Catelain.	Renée Adorée.
Yvan Mosjoukine.	Dolly Davis.
Ramon Novaro.	Pierrette Madd.
Charles Vanel.	Huguette ex-Duflos.
Jean Angelo.	Andrée Brabant.
Maurice Lagrenée.	Gloria Swanson.
Pierre Blanchar.	France Dhélia.
André Roanne.	Norma Talmadge.
Douglas Fairbanks.	Elmire Vautier.
Georges Lannes.	Claude Mérelle.
Gabriel Signoret.	Arlette Marchal.
André Nox.	Constance Talmadge.
René Navarre.	Lillian Gish.
Tom Mix.	Jaqueline Forzane.
Lucien Dalsace.	Suzy Vernon.
Gabriel Gabrio.	



ALLO, ALLO, JE SUIS EN PANNE

D'Amérique, décidément nous arrivent d'amusantes trouvailles. Que dites-vous de ce téléphone portatif ?

Dorothy Janis part le matin de Hollywood, au volant de sa torpédo. Tout marche bien, et l'intrépide vedette fait de la vitesse. Un bruit insolite, la voiture ralentit. Dorothy saute, ouvre le capot de sa voiture, ne voit rien, le referme et essaie de repartir. Un bruit terrible, puis plus rien, c'est la panne, seule, en pleine campagne. Se lamenter ? A quoi cela servirait-il ? Attendre ? La vie est trop courte. Dorothy Janis ouvre une petite mallette, en sort un récepteur, une prise et un fil, puis des crochets métalliques qu'elle chausse. En trois minutes, elle est au sommet d'un poteau télégraphique. Brancher sa prise est l'affaire d'un instant. La communication est établie, Dorothy Janis n'est plus à plaindre, ses amis viendront la dépanner. Ce n'est rien, mais ça nous vient d'Amérique.

R.-L.



LA GRANDE AVENTURIÈRE

Réalisation de Robert Wiene

avec

LILY DAMITA

Il existe, entre certaines grosses entreprises, des guerres commerciales qui exigent une diplomatie et une stratégie souvent remarquables. Les maisons de produits chimiques Lowell, de Londres, et Vigier, de Paris, sont en rivalité. Pour en finir avec la lutte, le Conseil d'Administration de la Maison Lowell, au cours d'une séance agitée, émet le vœu de faire entrer Vigier dans le Consortium Lowell. Mais Vigier se refuse à tout accord de ce genre. Bien mieux, le jeune Léon Vigier arrive à Londres afin de conclure une affaire qui causera la ruine de la Maison Lowell. Celle-ci, pour amener son concurrent à résipiscence, ne pouvant recourir à la force, décide d'employer la ruse.

Dans l'hôtel où Léon Vigier est descendu, il remarque une femme couverte de bijoux. On la lui nomme : C'est M^{me} de Beers, une des plus riches diamantaires de l'Afrique du Sud. Elle occupe l'appartement situé au-dessous du jeune homme. Dans la nuit, le sommeil de Vigier est troublé par une visite assez surprenante : une jeune et jolie femme, vêtue de noir, s'est introduite dans sa chambre. Il la



souçonne aussitôt de s'être trompée d'étage : elle en voulait sans doute à la dame aux bijoux. Séduit par la beauté de l'inconnue, il l'entend sur le chapitre de la morale et lui vante les bienfaits de l'honnêteté. Elle promet de s'améliorer. Pour se faire plus persuasif, Léon Vigier mêle la galanterie à la morale, mais il n'obtient pas le nom de la nocturne visiteuse.

Le lendemain, il est à sa recherche. Il parvient à la rejoindre et lui fait à nouveau des remontrances sur son genre de vie. Leur entrevue est interrompue par l'arrivée de la police : « Edith Mac Neill, dit le commissaire, nous vous trouverons donc toujours sur les traces de M^{me} de Beers ! » — Mais la jeune fille se tire avec audace de ce pas délicat : « Je ne suis pas Edith Mac Neill, je suis Yvonne Limonier... et voici mon fiancé, ajoute-t-elle en désignant Léon Vigier. Grâce à son passeport diplomatique celui-ci aplanit toutes difficultés. Il se porte garant de sa compagne. Néanmoins l'alerte a été chaude ; Vigier se fait plus pressant, il supplie la jeune fille de quitter le pays sans tarder. Ailleurs, elle tâchera de se faire une vie d'honnêteté. Mais elle n'a pas de passeport. Qu'à cela ne tienne ! Sur son indication, Vigier ira trouver à la Taverne Verte, le grand Charles, qui procure tout.

En effet, le grand Charles remet au jeune homme un passeport authentique au nom d'Yvonne Limonier.

Yvonne et Vigier s'embarquent ensemble pour Calais. Ils descendent dans le meilleur hôtel et se font passer pour un jeune ménage. Le jeune homme pourtant ressent une inquiétude : quelle obstination met sa compagne à suivre la riche M^{me} de Beers ? Elle a fait la traversée sur le même bateau, elle occupe un appartement dans le même hôtel. Et, derechef, il sermonne sa mystérieuse amie.

La Direction de l'hôtel fait exercer une surveillance spéciale sur l'entourage de M^{me} de Beers. Léon Vigier pousse le scrupule jusqu'à faire le guet devant sa porte. La nuit qu'il passe ainsi en faction est si fertile en cauchemars, qu'il ne distingue plus le rêve de la réalité. Au matin, il fait prévenir M^{me} de Beers qu'il veut l'entretenir d'une affaire urgente, mais on lui répond qu'elle est partie.

Il rejoint sa compagne : elle lui remet un magnifique collier : « Pardonnez-moi, dit-elle, un moment de faiblesse... Je regrette ma faute, aidez-moi à la réparer. Allez rendre vous-même ce bijou à M^{me} de Beers, Old Bon street 7, à Londres. »

Docilement, Vigier s'exécute. Il part pour Londres, se rend à l'adresse indiquée. Mais là, il va de surprises en surprises. N'est-ce pas M. Lowell qui le reçoit, et M^{me} de Beers, n'est-ce pas cette dame que M. Lowell lui présente comme sa sœur ? Il ne comprend rien à ce qui lui arrive. Encore moins, quand, M. Lowell ayant fait venir sa fille, il reconnaît, dans cette gracieuse personne, Edith Mac Neill, Yvonne Limonier.

Vigier a été victime d'une mystification : la jeune Miss Lowell, se faisant passer pour une dangereuse souris d'hôtel, l'a joué comme un enfant et lui a fait oublier son offensive contre la Maison Lowell ; en dédommagement, elle lui offre sa main. Ainsi sera définitivement conchue, et de la meilleure façon, l'alliance entre les deux sociétés rivales.

SANS CONCURRENCE

QUALITÉ
Ce poste MAB 6 est fabriqué avec des pièces de toute première qualité. Condensateurs à démultiplicateurs minipertes. Transformateurs blindés, bobines MF sous soie, étalonnage garanti à 1/10^e de kilocycle.

ÉLÉGANCE
Coffret en acajou verni, Panneau de devant en ébonite marbrée.

SÉLECTIVITÉ
Le seul poste séparant Daventry de Radio-Paris à 100 mètres des antennes de cette station.

RENDEMENT
Chaque poste est livré avec une notice indiquant les réglages des 25 principales stations européennes de T. S. F. de France, Angleterre, Italie, Russie (Moscou), Allemagne etc...

Prix du Poste MAB 6 nu, au comptant. 590 fr.

L'installation complète du poste MAB 6 comprenant : poste, piles, accus, haut-parleur ou diffuseur, cadre, lampes, micro, etc... En résumé, tout ce qui est nécessaire à son fonctionnement immédiat.

Au comptant 1.350 fr.
Par souscription :
15 versements de 97 fr.
dont le premier à la commande, le second à la livraison et les treize autres mensuellement.

M.A.B.6
6 Lampes
garantie : 5 ans
Contre tous vices de fabrication

ÉTABLISSEMENTS
KERA-BRODIN
8. RUE FANNY. CLICHY-SEINE
(coin 106. boulevard Victor-Hugo)

Audition de 16 à 19 heures tous les jours
même le dimanche et de 16 h. à minuit
les mardis, jeudis et samedis

TRAMS 39 et 40. AUTOBUS R
Descendre au Rond-Point Victor-Hugo, puis suivre le boulevard Victor-Hugo jusqu'au 106, la rue Fanny est à droite.

NORD-SUD : PORTE DE CLICHY
Entrer dans Clichy par la porte de Clichy et rejoindre le Rond-Point Victor-Hugo.

L'autobus R bis et le tram 73 passent devant la rue Fanny
Tel : Marcadet 33-82

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"

L'ingénieur Brodin.

LA MODE ET L'ÉCRAN



l'autre joignent l'utile à l'agréable; mais la voiture a bien des inconvénients pour madame, surtout si elle conduit à Paris. Peut-être se

lassera-t-elle vite de son joujou! — C'est du moins mon opinion, car j'avoue que je n'ai aucune vocation pour ce sport trop encombrant dans notre ville devenue si petite! Non, vraiment, je préfère me laisser conduire douillettement enveloppée de fourrures. La maison Vergne nous présente ici trois jolis manteaux que vous apprécierez certainement. C.A.D.Y.



QUELLE est la femme élégante et coquette qui ne voit venir avec plaisir la saison d'hiver à cause du luxe douillet qu'elle comporte? Quelle est celle de vous, mesdames, qui n'a rêvé dans sa vie au riche manteau de fourrure, si seyant et si agréable à porter?

Si j'étais homme, j'aimerais offrir des fourrures, et mieux, j'apprécierais une femme désireuse d'en recevoir; ce serait une preuve de féminité à laquelle je serais sensible. Ne souriez pas, madame; je vous assure que tous les goûts ne sont pas les mêmes: Il y a bien des femmes qui préfèrent, pour leur petit Noël, une conduite intérieure à un manteau de vison. Il est vrai que l'un et

Ces trois manteaux, exécutés par la Maison Henri Vergne, sont portés par M^{lle} Michèle Verly, la charmante vedette du *Comte de Monte-Cristo*. (De gauche à droite): En agneau gris clair, col renard même ton; en somptueux manteau de chin-chilla, en breitschwantz noir, garnie d'hermine.

PHOTOS R. SOBOL



Au centre : Une récente étude de Colleen Moore, la délicieuse petite étoile de la First National, qui nous donne une idée de ce qu'elle nous offrira dans sa nouvelle comédie : *Synthetic Sin*. A gauche : Olive Borden, dans *Esclandre*. A droite : Diana Hart, la vedette de la Société des Films historiques, dans *La Prise d'Alger*. Metteur en scène : Jean Renoir, auteurs : Dupuy-Mazuel et Jager-Schmidt.

PHOTOS STUDIO LORELLE

RÉDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES :		ÉTRANGER :	
3 mois	12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr.	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (saut Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs ;
6 mois	23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, États-Unis,	6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
1 an	45 fr.		

LA PUBLICITE EST REÇUE

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e) et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, PARIS

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE" ETUDES PUBLICITAIRES : 138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)

NÉOGRAVURE-PARIS